

Formes purement & intérieurement contemplées — II

Considérations au sujet du cours de la vie de Rudolf Steiner — VI

La continuité entre géométrie et expérience du bonheur, qui fut éclairée à l'appui de la biographie de Rudolf Steiner dans le numéro précédent de la revue, est à placer dans un contexte encore bien plus vaste, du fait qu'on a jeté un pont — à partir de l'expérience vécue dans la salle d'attente de la gare par le garçon de sept ans, suite au suicide d'une tante^(*) — lequel pont passe au-dessus de ce qu'il vécut avec la géométrie à l'âge de neuf ans, pour aboutir à la lecture de Kant du jeune Steiner-Rudolf qui l'introduisit aux problèmes du penser de l'époque moderne.

Cela étant la dernière considération s'achève sur la déclaration qu'une conscience de l'activité du penser se voit le plus souvent recouverte et dissimulé par un contenu pensé. La question se pose donc des contenus du penser chez lesquels la prépondérance d'un penser s'objectivant dans le contenu du penser ne s'empreint pas tant sur l'expérience même du penser opérant. Il est évident que la part prépondérante des contenus pensés est mise en œuvre et sollicitée au travers des perceptions sensorielles. Nous n'avons aucune part dans la venue au monde des objets de la perception. Même s'il ne s'agit pas de choses faites par l'être humain, une perception de celles-ci se voit aussi toutefois offerte et avancée à l'instar d'un éventuel contenu, sous la forme de perceptions sensibles. Pour autant qu'un objet de perception devient une cause du penser, celui-ci même en fait un objet de son activité. La chose extérieure, dans l'objet de la perception, adopte dans l'activité intériorisée du penser une forme conceptuelle produite en pensant. C'est dans l'activité productrice que consiste la différence caractéristique entre contenu de perception et contenu du penser proprement dit. Or, ce qui est sensiblement perçu par les sens n'est pas produit par la perception qu'on en fait, c'est bien plutôt des contenus idéels que le penser réalise, en s'adonnant à son activité. Or, la manière d'exister de ces contenus idéels n'est pas de même nature que celle des contenus extérieurs de perception. Alors que ces derniers se rencontrent dans l'espace, les premiers, les contenus idéels, vivent dans le temps. Quant à savoir si, dans la conscience pensante, ces derniers adoptent des formes intérieures, cela dépend de savoir si le penser est en situation d'instaurer un rapprochement relationnel approprié au contenu de perception. Ainsi, quelque chose issu de la vie de l'être intérieur des choses spatiales, réservé au temps et domicilié en lui, passe dans l'expérience spirituelle de la Jé-ité pensante. Cela présuppose l'idée d'un passage de la vie dans l'expérience vécue opéré par le penser, lequel passage peut être exprimé non seulement sensément à partir « d'objets » spatiaux mais encore aussi « d'objets » temporels. Ces derniers vont à la rencontre de leur propre forme unique à chaque fois par le penser. C'est dans la nature même du penser de renoncer à tout arbitraire. Sa conformité au fait est son trait essentiel. Sa volonté se transforme en pensant dans l'essence des choses pensées, laquelle vient à l'existence par le vouloir et accomplit ainsi le passage de la vie à l'expérience. L'apparition de quelque chose dans le temps signifie donc conscience du penser et des pensées à l'instar de processus de vie et d'essence intérieurs s'ouvrant à la cognition.

Penser dans le temps

L'expérience de la salle d'attente que traversa le Steiner-Rudolf à sept ans, révéla la faculté de perception supérieure faisant irruption chez lui et elle fut caractérisée par un franchissement des limites spatiales allant jusqu'à une synchronicité d'événements séparés dans l'espace. La fixation du percevoir en un lieu fut alors défaite. Avec cette libération de la contrainte spatiale, la possibilité de percevoir le purement temporel accompagne alors l'expression des contextes d'expériences. Si, en règle générale, les conditions spatiales données d'un lieu fournissent au penser le contenu nécessaire à son activité fondatrice de contexte, et si l'on recherche un lieu spécifique en fonction du but de sa

(*) [Pour information : à la page 24 de son ouvrage : *Qui était Rudolf Steiner* chez Triades, collection de la voie ouverte, Madame Rihoët-Coroze donne un récit très bref de cette expérience de l'enfant. Voir en particulier la réflexion de celle-ci à ce propos : « Ce n'est pas cette clairvoyance qui fait l'exception d'une nature comme celle de Rudolf Steiner, mais plutôt ceci : ces visions ne le troublent pas ; il les observe et y pense longuement. » (fin de citation).]

propre quête cognitive, afin de trouver les conditions qui permettent d'atteindre l'idéal d'une connexion réussie entre le penser et l'agir pratiques, alors, s'affranchir des contraintes locales ouvre d'autres possibilités de percevoir comme d'agir. Si donc les conditions spatiales ne déterminent plus la perception des conditions temporelles, qu'est-ce qui la détermine alors ? Si la volonté, dans son action spatiale, est largement limitée, guidée et contrainte par les choses spatiales, alors une limitation et une guidance dans le temps ne se présentent pas de la même manière. Si l'espace implique donc une nécessité spécifique pour la volition, la question se pose : quelle est la nature de cette nécessité lorsque les conditions spatiales sont soustraites ? Appliquée à l'expérience de la salle d'attente, cette question pourrait être illustrée en adoptant à l'encontre de cela une contre-image hypothétique.

Une image déformée en hypothèse

Que l'on se représente que l'enfant est à présent [158 ans plus tard, *ndt*] en possession d'un *smart-phone* et qu'il reste en contact ou bien entretient des relations amicales ou parentales avec diverses personnes de sa famille. Pour une raison non déterminée, l'enfant est assis dans la salle d'attente de la gare, avec le portable posé à côté de lui, sur le banc. Soudain un signal de l'appareil retentit et l'enfant prend le téléphone et consulte sur l'écran, un message de sa tante qui l'informe que, lorsqu'il lira ce message, elle aura volontairement mis fin elle-même à ses jours — sans savoir elle-même pour quelle raison, elle lui en fait part, car c'est à peine s'ils se sont parlé. Il se retrouve ainsi très soudainement proche d'elle, d'une manière très claire et incompréhensible, et même directement proche des derniers instants de sa vie à elle. C'est d'ailleurs ce qui l'a incité, elle, à se confier à lui. Sans en parler à ses parents, l'enfant reprend son vélo et s'empresse de rejoindre le village où vit sa tante. Devant chez elle, la police et un médecin sont déjà là présents. Sous le matelas, le garçon découvre un journal intime et des lettres, enveloppés dans plusieurs couches de vieux journaux. Sans se faire remarquer, il les glisse dans sa poche et par la suite les lit. Il apprend ainsi l'existence d'une liaison amoureuse secrète et malheureuse avec un homme marié. Il poursuit son enquête. Peu à peu, un enchevêtrement de relations tragiques se dessine. La culpabilité, l'échec, la défaite et le désespoir imprègnent tout. On pourrait imaginer une telle histoire ou bien telle une autre vécue, chez Steiner, dans le domaine événementiel de nature spirituel.

Il se peut que l'on affirme qu'il s'agit là d'une image déformée et tordue [simplement déjà qu'on ne mêle pas volontairement un enfant de sept ans à une affaire d'adulte, *Ndt*]. Oui, mais alors qu'est-ce qui en est à proprement parler « déformé et tordu » ? Tout un contexte événementiel — dans lequel ce lien de volonté entre la tante et son neveu, qui ne prend effet que dans l'au-delà, se voit déjoué par un ustensile qui s'immisce dans la perspective purement spirituelle, la dépouillant de sa dimension sublime et la traduisant en une impermanence artificiellement médiatisée. Ceci, cependant, rend superflue la nature intrinsèque des événements, dont l'essence est le temps. Le temps reste ainsi figé dans l'espace.

Ce n'est cependant pas ici le lieu de prendre en considération plus précisément la technique en tant que résultat d'un développement spirituel déficitaire : Certaines technologies émergent lorsque certains développements spirituels, qui les relativisent et les mesurent, demeurent inefficaces et inconscients. La question initiale c'était finalement de savoir comment et de quelle façon se laisse penser un contexte pour la volonté dans ce qui relève du purement temporel. Or, de fait, un tel contexte peut être avant tout et en premier lieu découvert dans et pour le penser. Dont la conduite autonome jaillit d'un potentiel de volonté, à savoir d'un pensé arrêté. Celui-ci n'est pas rigide. Son caractère de nécessité doit être présenté comme vivant et germinal, tel le déploiement infini qui, à la vérité, est toujours une essence déterminée. Pourtant, à première vue, l'expérience vécue par le Steiner-Rudolf de sept ans, dans la salle d'attente de la gare ne semble pas relever du penser ; du moins, elle ne contient rien d'un penser abstrait. Tout y est accomplissement concret, expérience spirituelle cohérente. En partant de l'expérience de la géométrie de Steiner, qui a lieu deux ans plus tard, on peut donc se demander ce que vaut une telle affirmation pour l'expérience vécue dans la salle d'attente de la gare dans la phrase suivante : « [*Ainsi*], comme en géométrie, il faut porter en soi la connaissance du monde spirituel. » ?¹ Qu'est-ce qui relève de la géométrie là-dedans ?

1 Rudolf Steiner : *Mein Lebensgang / Histoire de ma vie*, (GA 28), Dornach 2000, p.24 [Par exemple, ce passage à la page 28 de la traduction française de George Ducommun chez EAR : « Je me disais alors : les objets et les événements que les sens perçoivent se situent dans l'espace.

Pneumamétrie

Si la géométrie peut être traduite en un art de mesurer la Terre, alors on pourrait parler de Pneumamétrie pour mesurer l'expérience de l'esprit. Mais comment cela peut-il être constaté dans le cas présent ? On peut affirmer deux sortes de choses : Tout d'abord, qu'il existait un lien entre le garçon et sa tante, lequel s'exprimait dans leur existence terrestre-ci. Ils vivaient tous deux au même moment dans la même région géographique, et ils se trouvaient apparentés par l'entremise de la mère du garçon. Pour ce qui est de la relation subjective vécue des deux, ce lien n'avait aucune importance essentielle. Pour leur rencontre spirituelle, il adoptait cependant un caractère d'éventualité. D'autre côté, la seconde chose c'est une rencontre intense et libérée du corps vivant qui eut lieu ainsi dans cette salle d'attente. La séparation tragique chez la tante d'avec le corps, survenue ici par le suicide, a provoqué une orientation précisément inhabituelle dans le vouloir spirituel ou bien la volonté spirituelle de celle-ci, la conduisant à rechercher parmi les personnes avec qui elle se trouvait reliée, dans un horizon qui concernait l'âme dans ce monde-ci, laquelle personne fut alors réceptive à sa détresse.^(*) De son point de vue, au sens figuré, l'espace des relations possibles lui était mesuré – et c'est ainsi qu'elle trouva un accès à l'âme du garçon. En celle-ci, elle reconnut la disponibilité et la capacité de celle-ci de s'ouvrir à elle. La pneumamétrie serait ainsi le langage des relations d'êtres spirituellement justifiées dans leur déploiement continu, tel un mouvement vivant entre persistance et changement. De cette manière, ou d'une manière similaire, l'expérience de la salle d'attente pourrait être caractérisée comme une « connaissance du monde spirituel ».

D'un point de vue biographique, l'expérience de la salle d'attente, en tant qu'expérience spirituelle initiale de Steiner, s'ouvre au penser dans un premier temps grâce à l'expérience géométrique, et le penser devient de ce fait au même moment, en tant que substance de la formation de l'organe spirituel, le point de départ de toute expérience de l'esprit.

Bonheur et volonté inconsciente

On va revenir une fois encore sur la relation entre expérience géométrique et expérience du bonheur. On a déjà expliqué dans quelle mesure le bonheur est conditionné par la convergence entre « désir et de volonté »², selon la formulation qu'en fait Kant. — Si la convergence était prévisible, il faudrait parler de succès, de résultat optimal, ou de quelque chose de similaire, plutôt que de bonheur. L'action devient un moyen de satisfaire le plaisir. Le bonheur s'en distingue par sa capacité à déployer une intensité et une différenciation substantielle précisément par son caractère inattendu, absent de toute construction calculée du plaisir. On pourrait donc dire que là où un résultat précis peut être atteint de manière fiable par une pratique définie, le bonheur est exclu. En revanche, l'expérience du bonheur se caractérise par une affirmation intense de la personne qui le vit, en lien avec le contenu qui constitue cette expérience. Ainsi, on pourrait conclure que ce contenu doit être intentionnel, mais sans conscience préalable du bonheur qu'il va engendrer. On pourrait dire que plus l'ignorance du contenu du désir inconscient voulu est totale, plus l'expérience du bonheur est alors intense, vaste et lumineuse.

Pour le jeune Rudolf Steiner, ceci signifie que depuis son expérience vécue dans la salle d'attente de la gare de Pottschach, des expériences lui viennent qui surmontent l'espace tridimensionnel. Le lien qui existe entre l'expérience spatiale et celle temporelle pour la conscience et la perception ordinaire se dissout, et une sphère autrement dissimulée par l'espace, tel un entre-deux lumineux, lui de-

Mais, de même que cet espace est au dehors de l'être humain, il existe au dedans de lui une sorte d'espace psychique qui est le théâtre d'entités et d'événements spirituels. Pour moi, les pensées n'étaient pas simplement des images que l'être humain se fait des choses, mais j'y voyais des manifestations d'un monde spirituel au sein de cet espace psychique. La géométrie m'apparaissait alors comme un savoir qui, selon les apparences, serait produit par l'être humain, mais qui néanmoins a une signification toute indépendante de lui. Étant enfant, je ressentais bien, sans pourtant parvenir à clairement le formuler, que la connaissance du monde spirituel s'acquiert de la même façon que la géométrie. (soulignement D.K.)] Ndt

(*) Pour information sur cette situation de détresse, juste consécutive au suicide : voir *La lumière au-delà des ténèbres* de Doré Deverell, traduit en français à partir de l'italien *La luce oltre le tenebre — La guerigione di un suicida oltre la soglia della morte* / un opuscule qui fut publié en 2009, par la Revue **Tournant** de Michel Joseph. Il reste peut-être des exemplaires disponibles (par rapport à ce qui est présenté ici par l'auteur, cette remarque est parfaitement secondaire...) Ndt

2 Immanuel Kant : *Kritik der praktischen Vernunft / Critique de la raison pratique*, Édition académique, vol. V, , p.224. Cité d'après Hermann Krings, Hans Michael Baumgartner & Christoph Wild (éditeurs), Vol. 6 Lunich 1973, p.607.

vient perceptible. Le contenu d'expérience changeant au sein de cette nouvelle sphère compte pour le garçon à l'instar d'une composante de la réalité d'ensemble. Il doit toutefois remarquer qu'en tant que sujet faisant ce genre d'expérience, il diffère de ses semblables. La question qui s'impose alors à lui, si oppressante soit-elle, n'a guère de but formulable. Il est donc livré sans défense à son interrogation cognitive. Rien que le caractère absolu et loyal de cette interrogation lui prodigue la force de ne pas abandonner une identité dans son propre effort cognitif, afin de ne pas distordre sa propre jé-ité dans l'interrogation brûlante et de renoncer à sa quête solitaire. L'enfant se maintient dans l'espoir et la confiance que dans ce qui est ainsi vécu par lui — et à quoi il reste loyal par ailleurs fortement — repose la force d'y découvrir quelque chose d'apparenté. Pour lui, une re-présentation n'existait pas ici, ne serait-ce même qu'un faible pressentiment, que la géométrie pût venir jouer un rôle pour cela. Sans même disposer d'une intention déterminée, par laquelle il puisse se trouver en rapport avec son interrogation cognitive, il empreinte l'ouvrage de géométrie de son enseignant. Et ce n'est qu'en se plongeant dans les contenus géométriques qu'il ne cesse d'approfondir, que le bruissement de cette prise de connaissance de ceux-ci s'intensifie au point de le ravir de bonheur.

Considéré de l'extérieur celui-ci consiste dans la coïncidence de circonstances favorables : capacité de lire, fréquentation de l'école, bon comportement à l'égard de son enseignant. Certes, il lui fut possible d'adopter une influence arbitraire sur chacune de ces circonstances. Néanmoins elles se soustraient à toute disponibilité complète. Qu'ensuite tout convergeât, voilà déjà une expression du bonheur. Y agissait le sujet spirituel du propre destin, donc une forme de l'essence propre qui se dérobaient largement à la conscience et à l'action situatives. Cet aspect d'une expérience du bonheur n'est pas explicitement thématisée comme telle par Steiner dans l'histoire de sa vie. Il envisage beaucoup plus cet expérience du bonheur qui lui fut donnée pour fréquenter et prendre part immédiatement à la géométrie.

Penser et bonheur

Si l'on ne perd pas de vue les conditions déjà discutées pour l'expérience du bonheur — la convergence du désir et du vouloir — alors ce que Rudolf Steiner avait vécu dans sa rencontre avec la géométrie doit être compréhensible dans son caractère d'action. La participation au sentiment du bonheur s'enflamme donc dans l'union de l'effort et son accomplissement volontaire. Celui-ci couvre intégralement son contenu. Rien ne reste ouvert, douteux ou non atteint par le vouloir. Cette unification qualifie l'objet du vouloir au savoir. Savoir en tant que vouloir, c'est donc l'accomplissement en soi parfaitement transparent. C'est évident à tout moment que le faire s'ensuit à partir d'une nécessité intérieure. Et aussi le comment pour que cela s'ensuive. C'est ce que veut signifier le terme de « loi ». Dans la loi, le vouloir est spirituellement légitimé. Dans le penser s'accomplit l'essence du vouloir individuel. Cette ségrégation du vouloir est indubitable dans le penser des contenus géométriques. Aucune opinion ni supposition ne peut produire un contenu géométriquement précis. La capacité et la jé-ité à s'exposer pleinement à quelque chose relève donc avant tout du penser. Cette perfection apparaît pour la conscience comme une connaissance — par exemple, la même somme des angles du triangle de 180° le caractérisant dans chaque cas individuel. Le mouvement du penser opérant et réalisant la chose — du triangle — en tant que volonté externalisée à la chose constitue le concept. Celui-ci s'inscrit dans l'ordre et le contexte général d'autres connaissances spécifiques. Un concept n'acquiert de valeur cognitive que lorsqu'il est pleinement réalisé par le penser. La connaissance conceptuelle est donc toujours actuelle, et non répétitive. Une conception du penser opérant comme action, développée de cette manière, permet de comprendre les conditions de l'expérience du bonheur par la géométrie. Tant que le penser opère selon les lois de la géométrie, sa volonté, en tant qu'acte du penser accompli, aboutit toujours au résultat souhaité. Mais quel est ce résultat souhaité ? En apparence, et dans le cas concret et individuel, il s'agit assurément de la réalisation pensante d'un contenu conceptuel. Dans le contexte biographique, c'est, par dessus le marché, une justification et une légitimation de l'expérience propre de l'esprit. Si l'on considère l'ensemble de ces éléments, cela voudrait dire, au sens figuré, que le Steiner-Rudolf, âgé de neuf ans, s'est vu ainsi confier pour la première fois les rênes du penser avec l'introduction de la géométrie dans son expérience de l'esprit.

Il convient bien sûr de constater de nouveau ici qu'une transposition de soi empathique et compré-

hensive dans cette situation biographique dépend des possibilités offertes au lecteur par sa propre expérience cognitive résultant de la ferme progression des linéaments de son propre penser. Dont l'intensité peut éveiller en comparaison un sentiment relativement faible, mais très efficace pour éveiller une compréhension pertinente de l'expérience de la géométrie chez le jeune Steiner. Le développement de ses propres capacités du penser façonnant également sa vertu d'exploration de l'esprit. Par conséquent, du point de vue de l'esprit, on peut s'interroger sur le lien entre la géométrie et l'expérience de l'esprit, que Steiner articule de manière lapidaire dans son histoire de vie par la locution « ainsi que ».

L'esprit en tant que créateur

Si l'on conçoit la géométrie comme une connexion légitime *dans* l'espace, ou, plus pertinemment encore, comme une connexion légitime *de* l'espace, alors on attribue à l'espace quelque chose qui ne lui revient de droit que par le penser accompli par et au sein de la Jé-ité. De lui-même, cette réponse n'émerge qu'à l'instar d'un écho d'un penser déterminé. Ainsi, la connaissance de l'espace ne s'accomplit que dans un penser réalisé seulement dans le temps. Le concept qui en est formé dans le temps apparaît aussi longtemps qu'il est pensé. Dans l'expression de son essence, cependant, il transcende le temps, passant d'un laps de temps s'écoulant à la persistance de celui-ci. Son être crée une totalité d'ensemble au sein de laquelle chacun est conscient de tous les autres. Que la durée, ainsi édifiée avec soin, trouve son origine dans l'activité créatrice d'êtres spirituels, cela ne va donc pas de soi pour l'entendement humain, car celui-ci ne saisit pas le milieu de son propre penser à l'instar d'une réalité spirituelle, et parce que, même si cela lui fût concédé de le faire, le concept spirituellement réel d'une telle chose ne se révélerait pas immédiatement et manifestement comme l'esprit de sa création.

Le penser peut découvrir le chemin vers la réalité spirituelle de son contenu lorsqu'il remonte ses linéaments et peut suivre ainsi la piste, au sens plus profond de ses manières d'apparition temporelles. Que le penser ne produise et ne découvre ses objets que par sa propre activité, et donc dans le temps, cela ne veut pas dire que l'on ne puisse attribuer à ces objets une nature indépendante, distincte de l'activité du penser. Cette impression provient avant tout du fait que dans la pensée on n'éprouve toujours que l'expérience de l'être ainsi-qu'il-fut-aussitôt-là-présent. L'idée ou la pensée est purement et simplement la persistance d'un souvenir de l'esprit vivant. Si l'espace extérieur permet la simultanéité d'un contexte phénoménal, le penser doit d'abord générer ce contexte dans le temps. Ainsi, le penser s'inscrit dans une spatialité intérieure dans laquelle les objets de la perception sont retransformés en états de cognition durable. Car ce qu'est le laps de temps qui transcende dans le concept, c'est déjà un effet de l'espace intérieur réellement spirituel. En celui-ci penser c'est percevoir.^(*) Pour en obtenir une image compréhensible on peut affirmer que le penser pense alors ce qui est mort de l'esprit vivant simplement dans sa propre souvenance. La tâche du penser c'est ensuite d'entreprendre en lui et à partir de lui-même, cette rétro-méditation-là qui maîtrise et inverse la fugacité qui s'empare de la pensée au fil du temps et, par une genèse à rebours, redécouvre en elle l'esprit « qui fut mis au tombeau » de cet essence, laquelle, en tant qu'extériorisation de sa propre activité spirituelle, marque l'origine de toute création. Un penser, qui prend ainsi forme et s'accomplit en tant que graine de sa propre vie, se transforme en une âme-esprit, s'ouvrant à la réalité spirituelle, à partir de laquelle elle conçoit ensuite le Soi-esprit.

L'expérience de la géométrie du Steiner-Rudolf, à neuf ans, pourrait être caractérisée en conséquence comme le jeu d'interactions de nombres et de figures du retentissement communiqué d'un espace spirituel ayant précédé un espace tridimensionnel, le premier renfermant cette dimension supérieure avec laquelle l'espace spatial reste en relation. Dans une telle expérience, le penser reste constamment ferlé, solidement ancré dans son terrain intérieur. Continuer de cheminer sur celui-ci n'est pas donné, mais c'est un résultat du penser volontaire. Si la conscience de celui-ci est voulue, alors dans cette conscience repose la possibilité d'appréhender ou de saisir un tel penser expérimenté comme le principe ou commencement d'une évolution éventuelle. Or un tel saisissement pour le jeune Steiner s'accomplit alors au travers de la géométrie. Toujours est-il que pour lui quelque chose lui fut donné, en effet, à vivre dans l'esprit dans un monde réel d'essences et d'événements. Il ne s'agissait

(*) Ou encore percevaloir, *Ndt*

donc pas de rechercher principalement seulement une expérience de l'esprit au moyen d'un penser développé(*) mais au contraire de faire éclore la capacité spirituelle propre au penser.

Transcendance ou immanence

Quelques années seulement après cette expérience vécue de la géométrie, le jeune Steiner découvre, pareillement au hasard, à l'étalage de la vitrine d'une librairie, un écrit d'Immanuel Kant intitulé : *Critique de la raison pure*. Sans avoir une connaissance — ou même ne serait-ce qu'un soupçon au sujet de l'importance, au plan historique de l'esprit de Kant — il acquiert le livre et il en fait une lecture profonde.(**) Si l'on tente à présent de dénicher une relation entre l'expérience de la salle d'attente de la gare du Steiner-Rudolf de sept ans, de l'expérience en géométrie de celui de neuf ans et la lecture de Kant, alors c'est une situation de degrés d'épreuves à franchir qui en résulte. Les idées développées par Kant sur la capacité performative des capacités du connaître humain se laissent alors décrypter à l'instar d'une contradiction au cheminement cognitif de Steiner poursuivi jusqu'à ce moment par les expériences vécues dans la salle d'attente et avec la géométrie. Le discernement qu'il a retiré de ces épreuves, à savoir, qu'une vie intérieure de l'esprit soit possible serait alors, pour Kant, une fiction métaphysique. Si l'on veut différencier avant tout le concept de l'expérience traversée, c'est sur le concept de l'expérience qu'il faut le faire, laquelle témoigne d'un accès à l'esprit en tant que tel et par l'expérience.3(***)

À l'appui de la lecture de la *Critique de la raison pure*, la question se pose à présent pour le jeune Steiner de savoir s'il peut justifier son expérience de l'esprit et comment il puisse le faire. Pour Kant, la réalité de l'expérience ne vaut que pour les perceptions qui ne nous sont transmises que par les sens. Dont la connaissance desquelles n'a qu'un intérêt pratique. Les formes de contemplation intuitive immédiate qui valent pour la connaissance spirituelle se trouvant, à l'extérieur, de l'espace et du temps et en dehors de l'espace et du temps communs et donc de toute expérience dans ce domaine, ce sont pour lui (Kant) des a priori. Or, cette séparation entre un domaine accessible à l'expérience et un domaine responsable de sa compréhension, mais distinct d'elle, ne correspond pas à ce qu'éprouve et pense le jeune Rudolf Steiner. Le penser ne garantit-il pas aussi une expérience en soi ? Et si celle-ci peut s'avérer admise, comment donc se distinguent une expérience du penser et une expérience sensorielle ? De plus : une compréhension du penser à l'instar du sens de celui-ci ne l'infiltrait-elle pas d'une multiplicité inadmissible, laquelle ne vise pas le penser lui-même, mais plutôt l'universalité ?

Par la première interrogation déjà, à partir de laquelle résulte le conflit esquissé, la situation cognitive dans laquelle le jeune Steiner se voit transposé par la lecture de Kant devient claire, lorsqu'il y confronte ses idées de son propre monde du penser et de l'expérience qu'il en a. En cela, il semble que la rencontre avec l'univers des pensées kantienne soit déjà préfigurée. Si Kant fonde le fonctionnement du monde perceptif sur les formes immanentes de l'intuition immédiate de l'espace et du temps, alors il fonde le fonctionnement de la connaissance sur les catégories de cognition immanentes à la raison, qui lui reviennent a priori, antérieurement à toute expérience. Là où Steiner voit s'ouvrir intérieurement un monde spirituel cohérent, qui, analogue au monde de la perception externe, exige une cognition active et structurante, Kant soutient de son côté que l'organisation humaine de la cognition est déjà prédéterminée avant même son entrée dans le monde de l'expérience, de telle sorte qu'elle ne peut fournir de connaissances que conformément à cette détermination a priori. Une tel mode cognitif doit nécessairement être éprouvé par le jeune Steiner à l'instar d'une réduction abstraite, comme

(*) Dont l'acquisition est encore impossible à cet âge, même pour l'être exceptionnel qui débute son incarnation qui s'avérera aussi exceptionnelle. *Ndt*

(**) À propos de « lecture profonde » : nous venons d'entrer dans l'année commémorant le cent-cinquantième anniversaire de la mort de George Sand ; comme il faut s'attendre au pire à son sujet chez les spécialistes des médias à ce sujet, **on ne saurait trop conseiller à tous** de lire son *Histoire de ma vie* à elle, qui ne parle pas d'elle, par contre, mais de son siècle qui fut pour la littérature française un siècle exceptionnel, dans lequel se sont incarnés de grands initiés aussi... *Ndt*

3 À l'endroit précédemment cité de la page 25 l'édition allemande.

(***) Suite de la citation du traducteur, au bas de la page 2 de la traduction présente : « La réalité du monde spirituel était pour moi aussi certaine que celle du monde sensible. Toutefois, j'avais besoin de justifier d'une certaine façon cette manière de voir. Je désirais pouvoir me dire que l'expérience du monde spirituel n'est pas moins réelle que celle du monde sensible. On peut, me disais-je, accéder en géométrie à un savoir que l'âme seule, par sa propre force, peut expérimenter. Ce sentiment fut pour moi la justification de mon expérience du monde spirituel et me permit d'en parler comme du monde sensible. Et j'en parlais ainsi. J'avais en moi deux sortes de représentations qui, bien que vagues, jouaient un rôle important dans mon âme dès avant ma huitième année. Je distinguais les choses et les entités « que l'on voit » de celles « que l'on ne voit pas ». Voir : le bas de la page 29 de la traduction française par George Ducommun du **GA 28** chez EAR. *Ndt*

une déroute de la raison régressant dans une intouchabilité philosophiquement imaginaire, entreprise au prix d'un renfort épistémologique considérable, un paradis éternellement inatteignable préformé de connaissances exclusives, qui déterminent néanmoins chaque acte humain de cognition à l'instar d'une constante transcendante. Au sens figuré, Kant, avec son apriorisme, a ainsi verrouillé le paradis dans le domaine de l'expérience spirituelle. Steiner vit chez Kant la tâche de franchir spirituellement cette frontière artificiellement érigée par le penseur de Königsberg, afin de pouvoir accéder à une sagesse spirituelle expérimentalement conquise à partir de cet côté ici-bas de la vie.

Physiologie du sens

Un autre contexte, qui gagne en importance biographique pour le cheminement cognitif de Steiner, consiste en la physiologie sensorielle qu'il relie à Kant. Il convient de mentionner ici les travaux influents de Johannes Müller et Hermann von Helmholtz dans ce domaine. Leurs conceptions de la perception sensorielle reposent épistémologiquement sur l'hypothèse kantienne selon laquelle l'espace et le temps sont des formes d'intuition immédiate. Théoriquement, cette idée se concrétise dans la physiologie sensorielle de l'époque. Les processus physico-chimiques observés au niveau matériel lors de la perception sont appréhendés comme sa véritable nature, sur la matrice desquels les interprétations qualitatives du contenu perceptif se voient attribuer une signification purement subjective, sans prétention à la vérité universelle. Il est impossible d'évaluer la véritable nature des phénomènes qui sont à l'origine des processus physiques et chimiques de la perception sensorielle. Une découverte qualitative d'une relevance purement subjective découle des formes d'intuition de l'espace et du temps qui précèdent toute expérience et sont inhérentes à la cognition. À cet égard, la physiologie sensorielle de ce temps-là se révèle être l'équivalent, en sciences naturelles, de la philosophie épistémologiquement critique de Kant.

Ce n'est pas ici le lieu de déployer les idées de Kant, Müller et Helmholtz d'un point de vue critique à la différence du développement cognitif de Steiner. Ce qui m'importe ici dans ce contexte c'est purement l'aspect de la composition dans la biographie de Steiner quant à son enfance et à sa jeunesse. Pour l'enfant de sept ans un monde d'éléments de perception suprasensible se sont ouverts à l'enfant de sept ans, dans cette salle d'attente de la gare. Le degré d'expérience ainsi atteint se distingue de l'horizon expérimental de ses semblables. Grâce aux expériences acquises en géométrie, le domaine des perceptions suprasensibles devient, dans un premier temps, accessible au penser. La cohérence entre les faits de l'expérience et la pensée rationnelle, initialement atteinte par Steiner, est désormais intégrée, par sa lecture de Kant, à la pensée philosophico-critique de son époque, laquelle, notamment en ce qui concerne le sens de la physiologie, a constitué le fondement de la pensée scientifique. Cependant, selon les intuitions immédiates modernes, on ne pouvait trouver ni pour la perception ni pour le penser un règne spirituel dans lequel les objets de la connaissance et le sujet connaissant eussent pu se rencontrer à un niveau supérieur.

Les expériences d'enfance et de jeunesse de Rudolf Steiner, qui apparaissent comme relevant du hasard dans ce monde, sont considérées depuis ce point de vue supérieur et permettent d'atteindre une forme de conscience qui ne correspond pas à la situation concrète du quotidien. Elles révèlent une certaine direction, un objectif commun, qui relie les événements individuels de manière évidente à la Jé-ité. Considérées sous cet angle, elles révèlent une force spirituelle qui agit, façonne et crée pour l'individu. Ce qui apparaît initialement comme un événement apparemment aléatoire résulte du développement et du déploiement profond de l'être individuel, au fil du temps, entre la naissance et la mort.

Die Drei 6/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Stefan Weishaupt, est né en 1959 à Essen. Il fréquenta l'école Rudolf Steiner de la région de la Ruhr à Bochum. Il étudia la germanistique, la philosophie, la biologie et la pédagogie à Marburg et la structure linguistique, l'art théâtral et la comédie à Dornach. Il a travaillé comme éducateur théâtral et responsable culturel à Cassel, comme acteur, metteur en scène et producteur à Bâle et Berlin, et comme enseignant et éducateur théâtral à Lensahn. Il se concentre principalement sur Berlin. — Contact : st-weishaupt@t-online.de